

EXCES DE TRAVAIL



Garlebu. — La vie est trop dure dans ce pays. Je m'en vais au Brésil. Là, personne ne travaille. On se couche sous un arbre et quand on a faim on cueille une orange ou une banane.

Ponote. — Mais, dis donc, ces fruits, faut aller les cueillir, n'est-ce pas ?

Garlebu. — Naturellement.

Ponote. — Ha !!! Je savais qu'il y avait un revers à ta médaille.

COLLECTIONNEURS

La France est sans contredit le pays des collectionneurs par excellence.

On collectionne tout : les vieilles faïences, les estampes, les journaux, les insectes, les almanachs, les autographes, les médailles, les gravures de modes, les portraits de Napoléon, les breloques de montres, les anciens chapeaux de Caran d'Ache, les bagues à tabac, les pipes, les tabatières, les couteaux à fromage, les boucles de jarretières, les miniatures, les épingles de cravate, etc., etc.

Il n'est même pas très rare de posséder une concierge qui vous réclame tous les timbres que vous recevez de l'étranger pour son petit qui "fait collection". Je recommande tout spécialement ce genre de concierges aux personnes qui ont des amis dans la marine, des relations dans les Indes ou des parents en exil.

J'ai longtemps étudié les collectionneurs de tous genres ; je les ai vus de près, je les ai observés, j'ai vécu de leur vie... eh bien ! je puis affirmer que le collectionneur *moderniste* est encore le plus curieux, le plus vraiment original de tous.

Le collectionneur *moderniste* a le dédain des *vieilleseries*. Les meubles Louis XIII, les bahuts Henri II, les tapisseries de haute lisse le laissent froid. Il dédaigne les peintures culottées du bon vieux temps, et son regard se détourne des vieux Rouen et des Nevers ébréchés.

Ce qu'il lui faut, à lui, c'est la nouveauté du jour, la chanson qui vient de paraître — et il la lui faut avant tout le monde, avant qu'elle ne soit parue, si c'est possible.

Le collectionneur *moderniste* cueille et recueille tous les prospectus qu'on distribue dans la rue. Rapide comme la bicyclette, il parcourt Paris, et récolte des centaines de petits papiers qu'il en-

DIFFÉRENCE ÉNORME



L'Institutrice. — Vous voyez, c'est visible comme le bout de votre nez.

L'un des élèves. — De quel nez, s'il vous plaît, madame ?

gouffre dans ses vastes poches et qu'il classe ensuite, le soir, à la lueur de la suspension familiale.

Il recherche la question du jour, la scie du jour, la charge du jour, la chanson du jour.

Le collectionneur *moderniste* possède un peu de la terre que le shah de Perse avait dans ses bottes en 72, un mouchoir d'instruction ayant appartenu à Géomay et un petit drapeau taillé dans le drapeau de la tour Eiffel. Il a réuni, en outre, la série complète des boulons de ladite tour, ainsi que tous les petits tours qui ont été faites jusqu'à ce jour, depuis la tour presse papier, breloque, porte-bonheur, épingle et bouton de manchette, jusqu'à la tour de 300 vers — œuvre terrible du plus fôlâtre des poètes.

En Belgique, il existe un individu qui collectionne les journaux en tous genres. Dès qu'une feuille paraît, qu'elle soit commerciale, artistique, littéraire, financière ou maçonnique, portugaise, mexicaine ou javanaise, ce monsieur est averti.

Comment ? Je l'ignore, mais il est averti. Sa police doit être bien faite.

Aussitôt, il expédie au journal en question une feuille d'avis imprimée et ainsi conçue :

" Monsieur,

" Ne possédant point encore votre intéressant journal, *la Question fromagère* (ou bien *El Correo poético de Ultramar*), je vous serais fort obligé de bien vouloir m'en faire parvenir un ou plusieurs exemplaires que je classerai avec plaisir dans mes nombreuses collections.

" HENRI BARRHAAREN,

" *Collectionneur.*"

La Hulpe (Belgique)

Je crois que ce Henri Barhaaren est assez fameux comme collectionneur.

Pourtant, lors de mon séjour dans l'Amérique du Sud, j'ai longtemps été en correspondance avec un nommé Fabricon, lequel était plus fameux encore.

Celui-là collectionnait les monnaies — mais les monnaies modernes seulement.

Chaque semaine il m'écrivait, sous prétexte de me donner des nouvelles d'un vague cercle où je l'avais connu, et chaque semaine, il ajoutait un post scriptum dans ce genre :

" Envoyez-moi donc la pièce de 2 piastres, effigie Maximilien, frappée à Mexico par Juan Barcavela. Elle manque à ma collection."

Un autre jour, c'était une pièce de 5 piastres qui manquait à sa collection, ou quelquefois même une simple piastre.

Une fois je restai six mois sans recevoir de ses nouvelles. Je le croyais parti ou mort.

Mais j'espérais plutôt qu'il était mort.

J'aurais même fini par ne plus penser à lui du tout, lorsqu'un beau matin on m'apporte un énorme télégramme daté de France.

Je l'ai conservé, le voici :

" Pars pour Anvers. Exposition Universelle. Grand succès pour collections. Décoration probable. Expéditez en toute hâte série complète de piastres et pièces de 5 piastres Mexique, République Argentine et Brésil, frappées depuis 1847. Urgence. Si impossible réunir, envoyez chèque. Aviserai. " FABRICON. "

Il ne m'en demandait que pour douze mille francs ! Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça ?

" Urgence. Si impossible réunir, envoyez chèque. Aviserai. "

Je me suis toujours demandé ce qu'un chèque aurait bien pu faire dans cette collection de piastres, mais je ne l'ai jamais su, car j'ai laissé son télégramme sans réponse.

Or, depuis ce temps là, je n'ai plus entendu parler de lui.

MONSIEUR GODOT

Nous étions installés au fond de la grande Brasserie universelle, à Lille, devant une partie de dominos qui durait depuis quatre heures environ, lorsque nous vîmes arriver à toute vapeur un individu d'allure assez étrange.

Ce monsieur, bien qu'ayant toutes les apparences d'un parfait gentilhomme, portait un binocle d'or et des anneaux d'or aux oreilles. Une longue chaîne d'or circulait capricieusement sur sa poitrine et sa cravate était ornée d'une gigantesque épingle d'or. Une douzaine de bagues, également en or, brillaient à ses doigts et les boutons de son gilet étaient du même métal, ainsi que la pomme de sa canne.

Il était coiffé d'un chapeau haut de forme à larges bords et vêtu d'une redingote à brandebourgs qu'il laissait négligemment flotter. Il portait en outre, sous son bras, une serviette assez volumineuse.

Il nous salua d'une façon fort élégante, et, quoiqu'il ne nous connût pas, il nous tendit la main sans façon, en s'informant gracieusement de l'état de notre santé.

Lorsqu'il fut sûr que nous allions tous bien et que nous pouvions, si rien ne nous arrivait de fâcheux, vivre chacun jusqu'à 115 ans (ce qui faisait 690

DÉCLARATION COMME UNE AUTRE



Blanche. — Mais, quelle odeur ! Vous fumez, monsieur Alfred ?

Alfred. — Vrai ! Vous vous en apercevez ? C'est le cœur que j'ai en feu !

ans pour nous six, ainsi qu'il le remarqua), il nous dit qu'il se portait lui-même à merveille, et qu'il espérait bien aller, lui aussi, jusqu'à 690 ans, pour boire à notre santé, si telle était la volonté de Dieu, — ce dont il ne pouvait répondre.

Puis, s'étant assis à notre table, il commanda trois grogs.

Nous apprîmes bientôt, de la bouche même de ce monsieur, qu'il avait fait fait deux fois le tour du monde, qu'il avait perdu douze cent mille francs en cinq minutes à l'écarté, qu'il s'était marié onze fois, qu'il était le meilleur ami du prince de Galles, qu'il dînait deux fois par an avec Sa Majesté le roi de Hollande — et différentes autres choses dont tout le monde ne peut pas se vanter.

M. Godot de Berthecourt nous demanda ensuite si quelqu'un de nous avait connu le Mahdi.

Sur notre réponse négative, il nous affirma qu'il l'avait connu très intimement, lui, et, comme pour nous le prouver, il nous récita aussitôt, sans en être prié, des vers de Victor Hugo, un passage de Shakespear en anglais et quelques poésies espagnoles.

Ayant ensuite successivement trempé ses lèvres dans les trois grogs qu'on lui avait livrés, il prétendit qu'ils étaient beaucoup trop fades, les fit remporter et en demanda trois autres, en